



Jardin des Enfants

LE CHEMIN DU CIEL (*)

Sur une tombe fraîche et l'oreille tendue,
Un pauvre enfant appelle une mère attendue...
...Morte... mais sait-il, lui, que la Mort ne rend pas
Les humains qu'elle fauche, aveugle, sur ses pas !
— Sur son sein l'attirant, sa douce mère encore
La veille, lui disait : « Le Bon Dieu que j'adore
« Veut, mon fils bien-aimé ! du céleste séjour
« Me montrer les splendeurs ; Il veut que dès ce jour
« A l'immortel festin j'aie prendre une place.
« Mais, mon fils, si je pars, Lui-même me remplace ;
« Aime-La ; songe à moi, toi, que j'ai tant aimé !... »
— Il l'appelle toujours...

Et du soir embaumé
Les suaves parfums imprègnent l'atmosphère.
Tout dort sous la feuillée, et la nature entière
En un calme profond semble s'anéantir.
Pense-t-il, cher petit, un instant à partir !
Voici qu'un bruit de pas dans l'enceinte funèbre
Au travers des massifs qu'un pâle rayon zèbre,
Retentit. C'est le garde. Il a vu des douleurs,
Saisi des désespoirs, entendu bien des pleurs !
Il a vu s'obscurcir—ô suprême agonie !
L'esprit dans son essor, et sombrer le génie.
Mais lui, l'homme, il a peur du calme de l'enfant
Veillant sur ce tombeau qu'il protège et défend !
« Ta mère—lui dit-il—là-haut parmi les anges,
« Du Bon Dieu pour jamais répète les louanges.
« En vain tu l'attendrais ; tu ne peux la revoir
« Qu'en allant toujours droit et faisant ton devoir ! »
Toujours droit !... que de fois n'a-t-il pas, en son prône,
Entendu le curé promettre à tous un trône
Au ciel, s'ils marchaient droit !... Sa mère étant au ciel,
Ne peut-il la rejoindre ? Un point est essentiel,
Il s'en souvient ; et droit il ira : c'est la route
Qui mène au Paradis !...

De rien l'enfant ne doute :
Et le voilà tout droit qui s'en va devant lui.
Jusqu'à l'étoile qui, sur l'horizon, a lui,
Serait-ce donc bien loin ? Du ciel est-ce la porte ?
Il va !...

Revoir sa mère ! oh ! ce penser l'emporte !
Est-ce bien loin encor ?... Là, passé ce coteau,
Du firmament il doit atteindre le flambeau.
Ses pieds sont tout meurtris ; des gouttes de sang rose
Marquent chacun des pas d'un doux bouton de rose.
Devant tant d'innocence, abaisses-tu tes cieux,
Seigneur ?... — Tout droit, il va. — De pensers délicieux
Son petit cœur rempli, lui fait de la souffrance
Oublier l'aiguillon. Là-bas, c'est l'Espérance !
Et qu'importe s'il tombe—au seuil du Paradis ?—
...Qu'il est las !... Mais il faut des célestes parvis
Qu'il atteigne l'entrée, et de sa tendre mère
Reçoive une caresse ; une peine éphémère
Pour un si grand bonheur !

Du coteau franchissant
La cime, il va du ciel toucher en frémissant
Les belles lampes d'or !... — Dans un fond de vert pâle,
Des points de feu brillant comme brille l'opale,
De cent gerbes de fleurs illuminent les tons.
Il s'avance, ravi. Voici que de doux sons
Parviennent jusqu'à lui : quelle est cette harmonie ?
Puis une voix s'élève à l'instrument unie,
Voix d'un ange, sans doute : au temple du hameau
Entendit-il jamais suave chalumeau,
Flûte aux tendres accords roulant comme un murmure
Du ruisseau qui fuit sous la verte ramure ;
Lyre, cithare ou luth, et voix comme un zéphyr
Sous la fleur fraîche éclose exhalant un soupir !...
Oui, c'est le Paradis !... A travers la rosace
Il aperçoit l'étoile et rapproche l'espace,
La croyant ajoutée aux corbeilles de fleurs.
Hâtant son petit pas, oubliant ses douleurs,
Il va donc du Bon Dieu voir la toute puissance,
Aux chœurs des séraphins joindre son innocence.
Se faisant tout petit, il glisse doucement,
Retenant son petit cœur qui bat éperdument !
Le chant des hymnes saints fait exulter son âme :
De tendresse et d'amour le voilà qui se pâme !...
— La foule, lentement, a quitté le saint lieu ;
Le cher ange endormi rêve être auprès de Dieu.
L'encens ne fume plus ; le soupir des prières
Et l'orgue sont éteints ainsi que les lumières.

Devant l'autel fleuri, seul un petit point d'or
Semble dire en tremblant : « Pour toi, je veille encor ! »
D'un galbe virginal à peine s'il indique
La beauté ravissante et la pose pudique.
C'est le mois de son cœur, à la Reine des Cieux !
Ce mois où tout hommage est sans prix à ses yeux.
Une petite étoile à sa riche couronne
Met comme un diamant qui de cent feux rayonne :
C'est celle que l'enfant crut atteindre en entrant ;
Qui tromperait l'espoir de ce cœur espérant !
Mais l'heure est arrivée où se ferme la porte
Du temple. Le gardien, des lourdes clés qu'il porte,
Fait sonner le trousseau ; visitant chaque coin,
Repasant chaque banc, s'acquittant avec soin
Du plus mince détail de sa mission qu'il aime,
Il s'arrête étonné devant la Vierge même :
« Holà ! petit dormeur, que faites-vous ici ?
« — O grand, ô bon saint Pierre ! à vos pieds me voici ;
« Au paradis laissez l'enfant cherchant sa mère !
« Hier ils l'ont posé en un trou dans la terre ;
« Pour la voir, ils m'ont dit : Marche droit devant toi.
« Et j'ai marché depuis toujours droit devant moi.
« Au bout de mon chemin atteignant les étoiles,
« De ce coin du beau ciel je soulevai les voiles.
« O grand, ô bon saint Pierre ! à vos pieds me voici :
« Je promets d'être sage !... oh !... que je reste ici ! »
Cette requête émeut notre nouveau saint Pierre :
Mais de son propre chef il n'ose à la prière
De l'innocent se rendre. Il court chez le pasteur
Lui conter l'aventure, en dépeindre l'auteur.
Bénissant le Très-Haut de l'ange qu'il lui donne.
Le bon prêtre lui-même aux pieds de la Madone
Hâte tout doucement ses vieux pas, par les ans,
La fatigue et le bien, devenus si pesants.
« Tu viens, mon doux enfant, chercher une caresse
« De ta mère, que Dieu ravit à ta tendresse.
« Dieu te la rendra, mais tu dois auparavant
« Au portique du ciel, comme tout arrivant,
« Attendre quelque peu jusqu'à ce que ton heure
« Ait sonné : lorsque l'ange, au timbre qu'il effleure,
« Indiquera ton tour, tout le ciel s'ouvrira ! »
De n'être qu'au portique, oh ! comme il soupira !
Il apprît du vieux prêtre à vénérer Marie ;
Plein de tendre abandon, il lui parle et la prie,
La couronne de fleurs ; d'un geste gracieux
Lui donne cent baisers, hommage délicieux
Qui dut plaire à la Vierge. — A l'ombre tutélaire
Il grandissait ainsi, restant au sanctuaire.
Mais toujours pouvait-on lui laisser ignorer
Qu'il est encore sur terre et doit y demeurer ?
Il atteint ses neuf ans ; et malgré qu'il en coûte,
Le bon vieux prêtre cherche un moment qu'il redoute...
...Quelle chute !... Du ciel qu'il pensait pour toujours
Posséder, jusqu'au bas de nos tristes séjours,
Ah ! se voir rejeté !...

Déjà les grandes ombres
Du soir ont étendu leurs longues ailes sombres
Jusqu'au fond du saint temple où l'enfant éperdu
Pleure auprès de Marie un doux espoir perdu !
Que se passa-t-il donc en cette nuit dernière
Entre Elle et l'innocent ?...

A peine la lumière
De l'astre rayonnant perçant les profondeurs
De l'air indécis, de légères vapeurs
Trisait le blanc voile, on vit la foule émue
A l'église accourir, de tendre pitié mue
Pour le pauvre orphelin. — Soudain, terrifiés,
Ils s'arrêtent, muets, semblant pétrifiés !
O prodige ! L'enfant jusqu'aux pieds de l'Image
Est monté ; trop petit pour toucher le visage
De Marie, Elle-même en un chaste baiser
Abaissa sa statue, et ce cœur tout brisé
Sur son sein maternel le pressa, scuriant,
Écoutant de l'enfant la plainte suppliante !

Le prêtre détacha du groupe avec effort
L'ange aimé : vivait-il ?... ou bien était-il mort ?

Ermin Picard

Le temps est toujours du parti de ceux qui savent attendre.

Sur le pont du *Vind-Long*, par quarante degrés de chaleur, tandis que le transport fendait de sa carène blanche les flots torpides et comme huileux des mers équatoriales, un groupe d'officiers charmaient, en devisant, l'ennui de l'interminable après-dîner.

On avait épuisé la discussion du récent *Anouire*. Maintenant, les récits de campagne formaient le fond de l'entretien, et, par une pente naturelle, on était arrivé à disserter du courage. Ils se trouvaient là une dizaine, moustaches grises, blondes ou noires, venus de tous les points de l'horizon, et qui tous pouvaient émettre, sur la matière, un avis compétent.

Celui-ci portait, aussi fièrement que sa rosette d'officier, la longue cicatrice, dont un coupe-coupe tonkinois avait zébré son front.

Celui-là, par les temps humides, sentait se réveiller à son flanc la piqure des flèches touaregs.

Des souvenirs analogues restaient aux autres de Madagascar, du Dahomey ou du Soudan. Les plus vieux conservaient dans leur chair les traces de plomb allemand.

A de tels hommes, sur un tel sujet, les anecdotes ne couraient risque de manquer. Chacun avait déjà narré quelque épique aventure, lorsque le colonel de Vries fit à son tour entendre sa voix rauque de brave homme.

— Quelqu'un de vous, messieurs, se souvient-il du capitaine Bernier ?

Un vieux commandant s'en souvenait parfaitement.

— Bernier ! un grand diable, long, sec, à la peau tannée, au nez de vautour ! Il était à Leng-Son, à Dogba, à Tombouctou. Il a disparu depuis.

— Il a disparu, en effet, reprit M. de Vries. Voulez-vous savoir dans quelles circonstances ? Pour moi, je ne l'oublierai de ma vie.

Hiérarchiquement, on fit cercle autour du colonel.

Il poursuivit :

« Puisque vous avez connu Bernier, mon cher commandant, vous savez quelle admirable nature de soldat fut la sienne. L'union d'une âme intrépide et d'un corps d'acier réalisait en lui un exemplaire accompli du chevalier. Brave comme don Quichotte, il avait eu le bonheur de se frotter à d'autres ennemis que les moulins à vent et, depuis sa sortie de l'Ecole, aucune aventure coloniale n'était venue compromettre la peau de nos hommes, dans laquelle Bernier n'est laissé quelques gouttes de son sang.

« Cet homme était né pour la guerre, il ne respirait à son aise qu'une atmosphère saturée de poudre. Se battre lui paraissait à tel point une nécessité que, durant ses rares séjours en France, il ne passait guère une année sans jouer un rôle actif en quelque retentissant duel. Non qu'il fût méchant, hargneux ou déloyal camarade. Il agissait sans haine ; il obéissait simplement à son instinct.

« Je le connus lorsque je pris, à Toulon, le commandement du 2^e marsouins. Par un hasard inexplicable, six mois écoulés depuis son retour de Bandigara, nulle aventure ne l'avait encore conduit sur le pré.

« Ses autres habitudes ne présentaient pas un moindre changement. On ne le voyait plus dans les cafés où jadis il aimait à boire sec ; car, en tout, il était reître. Sa vie privée était exempte de tout reproche.

« Il vivait renfermé, ne sortant guère que pour les besoins du service et pour visiter son ami, l'abbé Bernard, un vieux dur-à-cuire, aumônier de la flotte, qui l'avait soigné lors de sa récente blessure. Les langues s'étaient d'abord donné carrière sur un changement aussi radical. Mais comme, malgré son humeur belliqueuse, le capitaine comptait au régiment beaucoup d'amis, on avait fini par le laisser libre et tranquille en son étrange retraite.

« Un seul officier, un certain d'Ozenne, tout frais arrivé au Corps, ne partageait pas cette réserve. A la suite de je ne sais quelle distribution de croix, où Bernier lui avait été préféré, d'Ozenne, nature curieuse et vindicative, lui avait voué une haine d'Apache. On était fort surpris qu'une querelle n'eût pas encore éclaté entre les deux hommes. On la sentait dans l'air ; elle creva, un beau soir de réception au mess.

(*) Cette petite pièce, dédiée à Louis Fréchet, valut à l'auteur une lettre très flatteuse du poète canadien.